

SAINT JEAN DE LA CROIX MAÎTRE DE SAGESSE *

Il y a près de quarante ans, dans une bibliothèque municipale de province, un jeune homme demandait à lire les oeuvres de Frédéric Nietzsche. Ni la mer du Nord, ni le vent du Nord ne suffisaient à sa soif de plénitude. Et *La Gaie Science* et la *Volonté de Puissance* lui murmuraient : « Cette dune, ce nuage, qu'existe-t-il de réel dans ces choses? » — « Nous ne pouvons concevoir qu'un monde fabriqué par nous ». En ce temps-là, pour ce jeune Nordique, les cimetières restaient muets et les églises sans parole. « Le ciel du hasard plane sur l'univers ...assurait Zarathustra. Les hommes se sont donné eux-mêmes leur bien et leur mal ». Et ceci : « Votre raison, votre imagination, votre volonté, votre amour, doivent devenir votre monde même ». ...« Monsieur, vous lisez Nietzsche » s'inquiétait le bibliothécaire en rendant l'ouvrage. « J'aime les grands contempteurs parce qu'ils sont les grands vénérateurs et les flèches du désir vers l'autre rive ...J'aime celui dont l'âme est trop pleine ». C'était tellement cela, cette irritation de n'avoir jusqu'alors rien rencontré de grand, de n'avoir pu calmer la soif d'absolu.

A vingt ans, qui n'a tenté — fut-ce sur le sable ou les nuages — de reconstruire le monde, parce que personne n'avait été capable de le comprendre, de répondre à son besoin? Solitude romantique? Pire, solitude métaphysique. En ce temps-là, on allait de Châteaubriand à Vigny. On n'avait ni Kierkegaard, ni Kafka. On lisait Nietzsche, on ne lisait pas M. Sartre. Était-il en puissance? « Je suis Dieu, j'ai trouvé commode de prendre ce déguisement », déclarait Nietzsche vingt ans auparavant dans les rues de Turin. Il était fou, l'Absolu dévorait son encéphale ; peut-être la sainteté lui eût assuré l'équilibre. Mais sa moquerie avait pourtant de la noblesse. Ecoutez : « S'il devenait las de sa grandeur, ce grand homme,

* Conférence prononcée le 7 Avril 1949 au Cercle d'Etudes St. Louis des Français (Rome).

c'est alors seulement que commencerait sa beauté... Et quand il se détournera de lui-même, il sautera par dessus son ombre — il sautera dans son soleil ». Ainsi parlait Zarathustra. Cette attitude — si orgueilleuse, si désespérée soit-elle — est d'une autre espèce que l'attitude sartrienne. La mort de Dieu chez Nietzsche n'entraîne pas la mort du Spirituel comme chez Sartre. L'homme de Sartre ne connaît pas l'heure exaltante du « Grand Mépris ». Il ne saute jamais dans son soleil, il rampe, larve sans essence, dans un monde visqueux. Il n'use de « sa liberté » que pour se tirer de cette glu par des choix indéfiniment renouvelés. Son héroïsme n'est, tout compte fait, que de l'astuce. Au delà du bien et du mal, Nietzsche reste — pour les penseurs de bonne foi — un moraliste de génie. Sartre ne saurait être que l'avocat subtil du néant et le dialecticien du diable : son œuvre avilit jusqu'à la nausée.

* * *

« L'homme est quelque chose qui doit être surmonté ». Orgueil, Humilité, Santé, contresignent cet aphorisme. Le moralisme coriace que Nietzsche a blessé à mort ne pouvait rien, sinon du mal, sur le jeune lecteur de Zarathustra. Celui-ci dirait qu'on ne demande pas à un squelette de faire des signes d'amour. Les mystiques seuls ont du charme. Sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus a un pouvoir de séduction. Les roses n'étaient pas en papier ce soir-là et leur parfum mêlé d'encens ayant dilaté son cœur, notre pèlerin de l'Absolu courut dans la voie des commandements. La transmutation s'était accomplie, mais par la grâce. « Si je ne découvre pas comme l'alchimiste la formule magique qui transmue toute cette boue en or, avait dit Nietzsche, je suis perdu ».

Nietzsche est une forme paradoxale du prophétisme, un mystique égaré. Je lui sentais comme une parenté d'âme avec saint Jean de la Croix. « Celui qui veut devenir éclair doit rester longtemps ténèbres ». Puis encore : « O mon âme, j'ai versé sur toi toutes les clartés et toutes les nuits ». Il sait « un bonheur de minuit qui chante... La nuit est aussi un soleil ». Il existe entre eux des ressemblances tantôt directes, tantôt inverses et M. Quinot dans *Pages Mystiques* (Laffont) l'a remarqué en 1945. Je confiai cette impression très profonde chez moi à Gustave Thibon, lors de notre première entrevue ; je me souviens, c'était sur le roc avignonnais qui domine le Rhône. Il n'eut pas de peine à communier avec moi sur ce grand sujet et me promit d'en écrire pour les *Etudes Carmélitaines*. Ce qu'il fit admirablement en octobre 1934. Je le cite : « Une

sève essentiellement religieuse nourrit les frondaisons de leur pensée ; Jean de la Croix et Nietzsche eurent soit jusqu'à la mort d'une plénitude surhumaine... Tous deux suivirent l'attraction de leur déclin. Mais l'un s'abîma dans la lumière transcendante, l'autre voulut tomber en lui-même : l'un dit : Dieu *et* mon Dieu et s'épanouit dans l'unité ; l'autre : Dieu *ma* profondeur inconnue, et mourut dans l'intériorisation de Saturne et de Narcisse ». Oui, tous deux ont senti la nécessité de se dépasser et de se perdre, ainsi que l'exige le service de l'Absolu. Tous deux ont subi « le charme qui lutte pour nous ». C'est, dit l'auteur de *Volonté de Puissance*, « la magie de l'extrême, la séduction qu'exercent toutes les choses dernières ». Jean de la Croix plonge dans l'océan de Dieu ; rien d'autre ne l'attire que ce Tout. Son destin est de s'abîmer dans cet Abîme. Sa finalité le place à même la proue de la barque de Pierre. Selon le mot de Thibon, c'est « le plus extrémiste de tous les saints ».

La fixation de l'être en Dieu est cependant étonnamment simplifiante. « Le chemin de la vie demande très peu d'agitation et d'industrie, dit Jean de la Croix ». « Si quelque jour tu purifies ton âme de possessions et de désirs étrangers, tu comprendras *selon l'esprit des choses et si tu leur refuses ton désir, tu jouiras de leur vérité, discernant en elles le certain* ». Quel aphorisme de précieuse sagesse, je vous prie de le retenir, comme aussi ces vers d'or :

En cette nudité, l'âme spirituelle trouve son repos
parce que ne convoitant rien,
rien ne la fatigue vers le haut,
et rien ne l'opprime vers le bas,
parce qu'elle est dans le centre de son humilité.

Le petit Sénèque de la grande Thérèse est un raisonnable ; non seulement il donne de judicieux conseils mais il place la raison à l'honneur : « Bienheureux celui qui ayant laissé de côté son goût et son inclination considère les choses en raison... Faisant œuvre de raison, il prend un aliment substantiel... N'attends pas pour agir vertueusement d'en avoir envie, il te suffit de la raison... Délibère avec ta raison afin de faire ce qu'elle te dit sur le chemin de Dieu et cela te vaudra davantage à son regard que toutes les œuvres faites hors de cette vue... ». Hélas, les meilleurs eux-mêmes n'agissent pas selon la raison, le mobile de leurs actes est entaché d'intérêt personnel. C'est l'affectivité instinctive qui meut inconsciemment la presque totalité des hommes dans la presque totalité des cas. Ils ne prétendent pas en convenir car on leur a appris qu'ils étaient des animaux raisonnables. Je n'ai pas d'autre motif de

requérir la mise à nu de l'inconscient que celui que me donne saint Jean de la Croix, mais il est impérieux: Nul n'a le droit, s'il veut être parfait, d'ignorer la duplicité de ses actes. Seuls les coeurs purs verront Dieu. Cette pureté-là, c'est l'absence de mensonge intérieur, créateur de névrose.

Omnis homo mendax, le psaume 115 et l'Épître aux Romains l'affirment. Nous sommes tellement pétris de mensonge que le mensonge ne figure pas dans la liste des péchés capitaux et qu'on ne s'en accuse guère avec trouble. Ce n'est plus un péché, c'est une nature qui se défend, aussi pratique-t-on à son endroit la conspiration du silence. Mais, Jean de la Croix aussi bien que Nietzsche va, pour le découvrir, soulever le masque de notre vertu.

« Mon génie est dans mes narines », disait Nietzsche. Jean de la Croix flairait les dispositions de l'âme à l'haleine fétide ; il voyait les secrets du cœur. « Je lui ai entendu dire quelquefois, témoigne Elisée des Martyrs, qu'aucun mensonge, si caché, si bien combiné soit-il, quand on l'observe attentivement, ne manque d'une façon ou d'une autre d'apparaître comme un mensonge. Il n'y a pas de démon transfiguré en ange de lumière qui, bien considéré, ne finisse par laisser voir qui il est. Un hypocrite a beau être habile, dissimulé et fourbe, vous le découvrirez en traitant quelquefois avec lui, et en le regardant ».

Mentir, c'est refouler consciemment. Bientôt l'orgueil efface le souvenir du mensonge et celui-ci tombe dans les oubliettes de l'inconscient. « Tu as fait cela », dit ma mémoire. « Non », dit l'orgueil. Finalement, la mémoire cède ». « J'appelle mensonge, dit Nietzsche, dans *Antéchrist*, ne pas vouloir voir ce qu'on voit, ne pas vouloir le voir comme on le voit ; il importe peu que ce mensonge ait lieu devant témoins ou sans témoins. Le mensonge le plus commun est celui par lequel on se trompe soi-même ». Je connais des âmes très pieuses qui se refusent à regarder la vérité en face ; parce que cela les gêne, elles reculent devant l'évidence. Jean de la Croix a décelé les erreurs mensongères des apprentis mystiques non encore rectifiés par la double purification sensitive et spirituelle des Nuits qui guérit même la névrose. Il y a ceux-là qui « s'imaginent que ce qui ne répond pas à leurs goûts et à leurs désirs ne correspond pas à la volonté de Dieu. Au contraire là où ils sont satisfaits, ils sont persuadés que Dieu l'est aussi ». D'aucuns se croient très mortifiés et ils restent « attachés à leur détachement » selon la formule très sanjuaniste de Nietzsche. La pénitence qu'ils font n'est qu'une « pénitence de bêtes, à laquelle, dit Jean de la Croix, comme des bêtes aussi, ils ne sont poussés que par le goût et l'appétit qu'ils y trouvent ». Et encore, l'erreur sur l'amour

porté à Dieu, qui ne provient que d'un vague besoin d'aimer et au fond de s'aimer soi-même. Puis, ces conversations avec le ciel où l'âme « se répond à elle-même à force d'en avoir le désir ». Assurément, il peut exister des communications surnaturelles authentiques, mais, analyse saint Jean de la Croix, « quoiqu'il soit vrai qu'on les puisse attribuer à Dieu et le remercier, s'en tenant pour indigne, cependant il demeure d'ordinaire en l'esprit une certaine satisfaction cachée et une estime de cela et de soi, d'où sans l'apercevoir, il naît un grand orgueil spirituel ».

C'est le pharisaïsme de la spiritualité. Jusqu'à quel point ne veut-on pas voir cet état de mensonge ? Quand on pense que « l'âme en chemin vers Dieu recèle plus d'indécence et d'impureté s'il s'y trouve la moindre inclination à quelque chose de ce monde, que si, dit Jean de la Croix, elle portait la charge de toutes les laides et pénibles tentations imaginables pourvu que sa volonté rationnelle ne les voulut point admettre ; — quand on pense à cela, on souffre de n'être pas véridique. Sainte Thérèse d'Avila, malgré son « horreur naturelle du mensonge » a constaté que sur de nombreux points elle était portée vers le mensonge. Elle ne sut que plus tard « ce que c'est que de marcher dans la vérité, en présence de la Vérité ». (Vie, ch. 40). J'ai arraché des masques nécessaires à quelques faibles créatures, il se pourrait que je n'aie pas ôté le mien.

Fallait-il être si cruel ? « A peine pouvons-nous pénétrer une vérité jusqu'à la racine ». Jean de la Croix estimant « qu'il ne vient jamais de trouble à l'âme sinon des appréhensions de la mémoire » recommande un étrange remède : faire et laisser faire par Dieu la nuit de la mémoire, non certes pour nous conserver dans l'illusion, mais pour détruire l'illusion qui nous possède, par les soins de l'espérance. Voici son raisonnement : « Toute possession — illusoire ou non — est opposée à l'espérance ; cette vertu, dit l'épître aux Hébreux (XI, 1) a pour objet ce que l'on ne possède pas ». Aussi, plus la mémoire se dépouille et plus elle acquiert d'espérance ; par suite, plus elle a d'espérance et plus elle est unie à Dieu. Car plus une âme espère en Dieu, plus elle obtient de lui ». Donc, à moins que ce ne soit en vue d'exercer nos obligations sans attache de propriété — et l'Esprit-Saint fait savoir et ignorer, — il faut que « toutes les fois que se présenteront des formes, des images distinctes (et les illusions sont mêlées à ce cortège), l'âme veille à ne pas s'y arrêter et à se tourner immédiatement vers Dieu (lequel n'a pas de formes et ne saurait ainsi prêter à l'illusion) et cela dans un élan plein d'amour ».

Certes, cela n'est pas facile. Toute la vie instinctive se rebelle, car

entrer dans ce vide, c'est pour elle une régression. Aussi, l'on ne doit pas affronter ce vide sans le conseil d'un maître, sans reconnaître en soi, le moment venu, les trois signes de la Montée et de la Nuit. Mais s'il convient ici d'être prudent, il ne faut point pratiquer cette prudence qui fait que l'on se confine dans un monde illusoire, qu'on replie sur soi les ailes de l'espérance, l'instinct étant déçu par la vie qui ne lui donne pas ce qu'il désire et refusant, en conséquence, de l'accepter telle qu'elle est. De même que la charité emporte la volonté et la foi l'intelligence, la mémoire peut être entraînée par l'espérance. C'est la pratique des actes anagogiques tant recommandés par saint Jean de la Croix. En agissant ainsi, on saute par dessus son ombre, on dérobe aux illusions la faculté de se souvenir en la fixant théologiquement en Dieu dont la simplicité et la pureté ne sauraient tromper. C'est une excellente sublimation : entendez une parfaite orientation de nos forces, y compris les forces figées dans l'habitude d'errer ; un effort total vers un don hors de soi. Pour sauter ainsi dans son soleil, la collaboration de Dieu est nécessaire. « A mesure que l'âme entre pour sa part en cette négation et vide de formes, Dieu la va mettant en la possession de l'union ».

Cette expérience est réalisable, même pour des artistes. Jean de la Croix ne fut-il pas un grand poète, ne goûtait-il pas beaucoup la musique ? Je pense à Camille Bellaigue que Pie X affectionnait.

« J'ai clairement compris et senti, m'écrivait-il un an avant sa mort, que mes quarante-cinq ans de vie intellectuelle, littéraire, artistique, n'étaient rien, mais rien, *moins que rien*, auprès d'une seule des pensées et surtout un seul des traits de joie que m'accorde par moment Celui que vous m'avez appris à connaître, à aimer.

Je ne demande certes pas qu'un choix me soit imposé. Mais si, par impossible, il me fallait choisir, je sais très bien, et d'une science sûre, ce que je voudrais perdre et retenir ».

Et dans une autre lettre :

« J'ai senti, compris, dans la faiblesse de l'intelligence et du sentiment humain, toute la force, toute la perfection de la connaissance et de l'amour divin. Dieu m'a été présent, présent au dedans de moi-même, en tout moi-même. Il y a fait le vide absolu, mais un vide qu'aussitôt il a rempli. Tout ce que je suis, tout ce que je fus jamais — tout cela a été emporté, détruit, j'ai tout abandonné, tout donné, avec une abondance de cœur, avec une allégresse dont j'étais enivré. J'ai dit au Seigneur que je ne tenais plus à la vie que par un lien unique — et vous savez lequel —. Qu'il le rompe quand il voudra et le plus tôt sera le mieux, à condition que ce soit en même temps dans les deux êtres

qu'unit ce lien. Mais tout le reste, il m'a semblé que j'en faisais joyeusement le sacrifice, et que ce tout n'avait jamais été et, moins que jamais, n'était rien ».

Nous sommes aux antipodes du *Gai Savoir* : « Tu ne pieras plus jamais, tu n'adoreras plus jamais, plus jamais tu ne te reposeras en une confiance illimitée... Tu te défendras contre une paix dernière ». Prenons garde à ce négativisme. Une grande part de l'indignation nietzschéenne dérive « d'une conception très haute de Dieu et de l'homme et d'un sentiment authentiquement religieux » (Lenz, *Satan*). En lisant certaines pages de Nietzsche sur la mort de Dieu, on sent Dieu présent comme on ne saurait l'imaginer. Quand il s'agit de Dieu, la voie de la négation va plus loin, ici encore, que la voie de l'affirmation.

« Encore que l'homme ne reçut d'autre profit que d'être garanti des peines et du trouble dont il se délivre par cet oubli et ce vide de la mémoire, ce serait, — dit Jean de la Croix — un grand gain et un grand bien pour lui... Certes, c'est toujours chose vaine de se troubler, même quand tout périt, tout s'abîme, tout arrive à rebours, puisqu'on cause plus de dommage que de remède par cela. Mais supporter tout avec une égalité paisible et tranquille, voici qui ne procure pas seulement à l'âme des biens nombreux, mais lui donne en ces mêmes adversités de juger avec plus de clairvoyance et d'appliquer le remède qui convient... Même dans les accidents les plus sinistres — continue notre Maître de Sagesse — nous devons plutôt nous réjouir que de nous troubler, de peur de perdre le plus grand bien qui est la tranquillité d'esprit et la paix... La paix jamais l'homme ne la perdrait si non seulement il oublierait ses connaissances et quittait ses pensées, mais encore s'il retenait d'écouter, de voir et de converser autant que possible. Notre nature est si caduque, si glissante, qu'à peine se pourra-t-il faire qu'à cause de la mémoire elle ne faille en choses qui troublent et altèrent l'esprit qui était en paix et tranquillité, ne se souvenant de rien ». « Que rien ne te trouble, que rien ne t'épouvante, tout passe », disait Sainte Thérèse.

Cette indifférence suprême — qui à première vue semblerait plus d'un sage que d'un saint — est nécessaire pour vivre à cause de l'agressivité incalculable qui accompagne la convoitise humaine. On lutte, dit-on, pour la vie et dans ce combat celui que l'on jalouse sera supprimé. Qui? l'homme; parfois Dieu lui-même. Cette poussée de l'instinct force l'ordre établi. Il naît de cette rupture un sentiment de culpabilité qui amplifie l'angoisse de ne plus retrouver son équilibre d'avant le risque. Alors, chose étrange, pour se rendre un cœur paisible et dilaté, quand on ne fait pas pénitence soi-même, on cherche le bouc émissaire

de ses propres crimes. Nous le persécuterons, suivant notre degré de culpabilité. Pour échapper à la terreur obsédante on terrorise à son tour. Il arrive qu'on choisisse un chef qui, par sa souffrance ou celle d'autrui, nous libérera, à moins qu'il ne nous opprime.

À la lumière de ces données psychologiques, beaucoup de situations s'éclairent et l'on comprend la vie crucifiée de certains fondateurs d'Ordres. « Nous avons reçu notre Règle du Pape Benoit XIV, nous avons prononcé nos vœux et nous les gardons fidèlement ; pourquoi donc sommes-nous expulsés?... Comment, nous ne sommes plus de la congrégation du Saint Rédempteur, disait saint Alphonse de Liguori dans son délire. Patience, Dieu le veut sans doute ». « Sur son lit de mort, peu de jours avant son dernier soupir, saint Jean-Baptiste de la Salle eut la suprême humiliation de s'entendre dire que, pour cause de mensonge, les pouvoirs d'entendre les confessions lui étaient retirés ». Saint Philippe de Néri se vit privé à Rome du pouvoir de confesser. Saint Grignon de Montfort fut plusieurs fois interdit. La Fondatrice du Cénacle, la Vénérable Couderc, s'est vue mise de côté au bénéfice d'une novice incapable, improvisée supérieure générale. On alla jusqu'à refuser publiquement la communion à la Bienheureuse Anne-Marie Javouhey, fondatrice de saint Joseph de Cluny. Faute de céder aux désirs implacables de l'Evêque d'Autun qui travaillait à la supplanter « la servante de Dieu était sommée de déposer l'habit religieux » ; les prêtres ne pouvaient plus lui donner l'absolution. Sainte Jeanne Anthide Thouret arrive à Besançon devant la maison-mère de l'Institut qu'elle a fondé ; « Ma fille, dit doucement la visiteuse, veuillez annoncer la Supérieure générale ». Esclave d'une consigne, la portière garde un silence gêné. « Mon enfant, insiste la passante, je suis votre Mère ». « Nous avons des ordres à votre sujet », répliqua enfin l'autre... Et la porte se referma.

« Tu n'auras point de peine à soumettre les hommes et à être servi par les choses si tu peux oublier les uns, les autres et toi même ». Cet aphorisme de saint Jean de la Croix souligne jusqu'à quel point il faudrait disparaître pour ne point éveiller l'envie... Son courage était pourtant indomptable. Il parlait haut et fort quand il le fallait.

Par imitation du Christ devant la superbe humaine, lui-même souhaita d'être « déprécié et compté pour peu de chose ». On ne se contenta pas de le laisser dans un coin « comme une vieille guenille, un chiffon de cuisine ». On en fit le bouc émissaire N.° 1 de la culpabilité carmélitaine de son temps. On le calomnia, on l'envoya en pénitence, c'est juste si on ne le chassa pas de l'Ordre. Il était disposé à tout, de la part

de ses fils, lui qui pour les enfanter à l'idéal primitif du Carmel renouvelé dans son âme avait jadis subi la prison sur l'ordre de ses frères. La psychanalyse honnête qui se désolidarise de l'attitude antireligieuse de Freud, reconnaît *cliniquement* « l'existence d'une étrange rédemption qui s'opère par le sacrifice et la souffrance, libère des coupables et condamne des saints, d'une étrange réversibilité des mérites dont sont frustrés ceux qui les ont gagnés au profit de ceux qui ont démérité ». Ainsi parle le Docteur Laforgue.

Le Christ a trouvé cela sur la terre et il l'a transfiguré : Heureux ceux qui souffrent persécution pour la justice car le royaume des cieux est à eux... Heureux êtes-vous lorsqu'on vous insultera, qu'on dira faussement toute sorte de mal contre vous à cause de moi. Réjouissez-vous et soyez dans l'allégresse, car votre récompense est grande dans les cieux ». L'Agneau sans tache avant d'être immolé pour les péchés du monde, ouvre les portes du ciel à toutes les victimes expiatoires choisies consciemment ou inconsciemment par les leurs et que la haine n'a pas contaminées. Comment ne pourraient-elles pas plaire à Dieu dans un pareil sacrifice d'amour qui laisse supposer la Foi implicite ?

* * *

Devant la haine déchaînée, deux attitudes sont recommandées à l'homme spirituel : la non-violence et le pardon. Elles se complètent. A la dure vigilance que nous avons décrite s'associe — selon des mœurs divines — une oblation sans mesure.

La patience est requise de Dieu même. Chaque vendredi dans toutes les mosquées se lit la Sourate dix-huitième du Coran d'où j'extraits ce dialogue entre Moïse et Elie :

Instruit par miséricorde de la Science divine, El Khadir guide Moïse épouvanté dans le sentier de la Prédestination.

Moïse : « (Puis-je) te suivre pour que tu m'enseignes ce qui t'a été enseigné sur la voie droite ? »

Elie : « En vérité, tu ne pourras jamais avoir (assez de) patience avec moi ».

« Comment aurais-tu de la patience au sujet de ce dont tu ne saurais saisir le sens ? »

Moïse : « Tu me trouveras patient s'il plaît à Dieu et je ne désobéirai pas à ton ordre ».

Elie : « Alors si tu me suis, ne m'interroge sur rien, mais attends que j'ai commencé moi-même à faire mention de la chose ».

Alors ils partirent tous deux et montèrent sur une barque. Elie (chercha) à la faire couler.

Moïse : « As-tu (cherché) à la faire couler pour noyer son équipage? Tu as commis là un acte étrange ».

Elie : « Ne t'ai-je pas dit en vérité que tu ne pouvais pas avoir (assez) de patience avec moi? »

Moïse : « Ne me réprimande pas pour ce que j'ai oublié et ne m'impose pas d'ordre (trop) difficile ».

Ils partirent tous deux et rencontrèrent un jeune garçon qu'Elie tua.

Moïse : « Eh quoi tu as tué un homme innocent, sans qu'il (eût tué) personne ! Tu as commis là un acte étrange ».

Elie : « Ne t'ai-je pas dit, en vérité, que tu ne pourrais pas avoir assez de patience avec moi? »

Elie dira plus tard :

« Je n'ai pas fait (tout) cela de ma propre initiative. Telle est l'explication que tu n'as pas eu la patience (d'attendre).

Universels dans le temps comme dans l'espace, représentant la plus haute sagesse du monde, trois dialogues peuvent être mis en parallèle touchant la première attitude : *Pâtir* dans la persécution.

Le premier en date de ces dialogues dont la rédaction définitive date au plus tard de la fin du troisième siècle après Jésus-Christ et dans l'état actuel des recherches il ne saurait être question d'influences — c'est celui du Bouddha et de son disciple Purna, — naguère riche marchand, qui vient de recevoir l'investiture monastique ; le second est celui bien connu de saint François d'Assise et du frère Léon, allant de Pérouse à Sainte Marie des Anges ; le troisième de saint Jean de la Croix et du frère Martin de l'Assomption.

— « Frère Martin, disait Jean de la Croix, imaginons-nous que des ennemis vont venir nous maltraiter et nous accabler de coups de bâton, comment Votre Charité supporterait-elle cela? »

— « Avec la grâce de Dieu Notre Seigneur, je le supporterais avec patience. »

Et Jean de la Croix fervent et indigné :

— « Hé quoi, frère Martin, c'est avec cette tiédeur que vous répondez? Vous n'avez donc pas le désir immense de souffrir le martyre pour Notre Seigneur Jésus Christ? Nous devrions les persuader de nous frapper davantage et de nous martyriser pour le Christ notre Rédempteur ».

Ferveur espagnole, diront les uns. Sado-masochisme, diront les autres.

Et Laforgue répond à ceux-ci : « La joie de souffrir ne doit pas être cataloguée d'une manière unilatérale comme un symptôme pathologique. Elle peut représenter la joie de porter la croix pour autrui ». Nous sommes loin ici de la psychanalyse réductrice, expliquant le supérieur par l'inférieur.

Le dialogue bouddhique et le dialogue franciscain doivent être donnés de pair ainsi qu'Olivier Lacombe les a publiés dans le « Risque Chrétien ». ¹

— Quand nous serons à Sainte-Marie des Anges tout trempés par la pluie et glacés par le froid, affligés de faim et frapperons à la porte du couvent ; et le portier irrité dira : « Qui êtes-vous ? » et nous dirons : « Nous sommes deux de vos frères » ; et lui dira : « Vous ne dites pas vrai, vous êtes deux ribauds qui dérobez les aumônes des pauvres » ... Alors si nous soutenons cette injure et cette cruauté, patiemment, sans nous en troubler et sans murmurer, pensant humblement et charitablement que ce portier nous connaît bien, que Dieu le fait parler contre nous, ô frère Léon, c'est là la joie parfaite.

— Où veux-tu maintenant habiter, dit le Bouddha au disciple Poûrna ? — Maître, je désire fixer mon séjour dans le pays du Çronâparanta. — Ils sont violents, ô Poûrna, les hommes du Çronâparanta ; ils sont emportés, cruels, colères, furieux, insolents. Lorsque les hommes du Çronâparanta, ô Poûrna, t'adresseront en face des paroles méchantes, grossières et insolentes, quand ils se mettront en colère contre toi et qu'ils t'injurieront, que penseras-tu de cela ? — Si les hommes du Çronâparanta, ô Maître, m'adressent en face des paroles méchantes, grossières et insolentes, s'ils se mettent en colère contre moi et qu'ils m'injurient, voici ce que je penserai : ce sont certainement des hommes bons que les Çronâparanta, ce sont des hommes doux, eux qui m'adressent en face des paroles méchantes, grossières et insolentes, mais qui ne me frappent ni de la main, ni à coups de pierres.

— Et si nous persévérons à frapper à la porte et que le portier sorte tout furieux et nous chasse avec vilénie et avec soufflets, disant : « Partez d'ici, petits larrons et très vilains, allez à l'hôpital, car ici vous ne mangerez point et ne serez pas hébergés si nous supportons cela avec allégresse et avec amour, ô frère Léon, écris-le, c'est là la joie parfaite.

— Ils sont violents, Poûrna, les hommes du Çronâparanta... ils sont insolents. Si les hommes du Çronâparanta te frappent

¹ *Études Carmélitaines*, Avril 1939. — Texte extrait du *Vinaya des Mou-la-Sarvâstivâdînes*, traduit par SYLVAIN LÉVI, *Paris Hartmann*, Paris 1937, p. 140.

de la main et à coups de pierres, qu'en penses-tu? — Si les hommes du Çronâparanta, Maître, me frappent de la main ou à coups de pierres, voici ce que j'en penserai : ce sont certainement des hommes bons que les Çronâparanta, ce sont des hommes doux, eux qui me frappent de la main ou à coups de pierres, mais qui ne me frappent ni du bâton, ni de l'épée.

— Et si, frère Léon, contraints par la faim et par le froid et par la nuit nous frappons davantage et appelons et prions, pour l'amour de Dieu, avec grande plainte qu'il nous ouvre et nous laisse seulement entrer, et le portier plus scandalisé dira : Je les paierai bien comme ils méritent : et sortira dehors avec un bâton noueux, et nous prendra par le capuchon, et nous jettera par terre, et nous roulera dans la neige, et nous battra avec ce bâton, nœud à nœud, si nous souffrons toutes ces choses patiemment et avec allégresse, pensant aux peines du Christ béni, lesquelles devons souffrir pour son amour : ô frère Léon, écris que là et en cela est la joie parfaite.

— Ils sont violents, ô Poûrna, les hommes du Çronâparanta... Si les hommes du Çronâparanta te frappent du bâton ou de l'épée... S'ils te privent complètement de la vie, qu'en penses-tu? Maître, voici ce que j'en penserai... Ce sont certainement des hommes bons que les Çronâparanta, ce sont des hommes doux, eux qui me délivrent avec si peu de douleurs de ce corps rempli d'ordures. — Bien, bien, Poûrna, tu peux avec la perfection de patience dont tu es doué, oui, tu peux habiter, fixer ton séjour dans le pays des Çronâparanta. Va, Poûrna, délivré, délivre ; arrivé à l'autre rive, fais-y arriver les autres ; consolé, console ; parvenu au Nirvâna complet, fais-y parvenir les autres.

Je n'ai pas l'intention de faire rendre à ces textes magnifiques dont le parallélisme littéraire est frappant plus qu'ils ne peuvent donner. Nous ne quittons pas le domaine de l'analogie. « Pour le bouddhiste, le *moi* est physiquement détruit par cette ascèse de pauvreté, puisque — dit Lacombe — la crainte de voir ressurgir le désir égoïste lui fait dénier toute réalité ontologique à la personnalité. Pour le chrétien, c'est une mort morale qu'il s'agit d'obtenir parce que le mal moral à détruire est moral en son essence : mais cette mort, qui n'est que morale dans les profondeurs métaphysiques de l'esprit où se décide le drame, est préparée par une longue suite de mortifications tout à fait réelles et qui peuvent aller jusqu'à la mort temporelle volontairement acceptée ».

D'autre part, pas plus qu'on ne doit faire de Frédéric Nietzsche le père des guerres totales parce qu'il déclare : « Je suis de la dynamite »,

on ne doit faire de ces Trois Grands spirituels que j'ai rapprochés dans ce discours sur la Sagesse les Pères du Désarmement. « Je frémis, s'écriait Nietzsche dans une angoisse prophétique, en songeant à ceux qui se réclameront de moi dans cinquante ans... Celui qui est de la plus haute espèce, comment n'aurait-il pas les pires parasites... Autour de tout esprit profond grandit et se développe sans cesse un masque, grâce à une interprétation toujours fausse, c'est-à-dire *plate* de chacune de ses paroles ». Si peu enclins à l'héroïsme que nous puissions être, il convient de laisser à la sainteté et à la sagesse leur véritable visage. François d'Assise entendait pratiquer l'Évangile « ad litteram, sine glossa », et cette fidélité a soulevé le monde. Aujourd'hui, un autre pèlerin de l'Absolu, saint Jean de la Croix, atteint les êtres — au dedans comme au dehors — dans leurs exigences les plus profondes. Il accomplit leur plus haut espoir. La doctrine de saint Jean de la Croix est « substantielle et solide » et elle est faite — lui-même l'a dit — « tant pour les uns que pour les autres, s'ils veulent passer à la nudité d'esprit ». Tout homme de bonne volonté, qu'il appartienne au corps ou à l'âme de l'Église, du fait qu'il reçoit la grâce sanctifiante peut trouver en Jean de la Croix un maître et s'élever à l'union divine. En droit, aucune limite ne saurait restreindre cette ascension que le bon plaisir de Dieu. Mais, en ce moment, je ne traite pas de la mystique sanjuaniste en elle-même, je prends la liberté de rapprocher Jean de la Croix d'autres maîtres de Sagesse. Je l'ai fait pour le bien de l'apologétique elle-même et sans crainte de confusion entre les doctrines. La pensée chrétienne a tout à gagner de n'être point contredite par les penseurs de l'Humanité, à être, si j'ose dire, confirmée par eux.

Si la sagesse d'un saint Jean de la Croix est solidement fondée en psychologie au point que psychiatres et psychanalystes ne lui font pas de reproche, cette sagesse que je qualifierai d'universelle plonge ses racines dans la Sagesse du Fils de Dieu. A la vérité, il n'y a pas d'autre sagesse chez lui que la divine sagesse d'amour, destructrice d'illusions.

« Cette lumière spirituelle étant si simple, si pure et si générale et non attachée ni particularisée à quelque intelligible particulier, naturel ou divin (étant donné qu'elle tient toutes les puissances de l'âme vides et anéanties en toutes ses appréhensions) de là vient, dit saint Jean de la Croix (*Noche*), que l'âme avec une grande universalité et facilité connaît et pénètre tout ce qui se présente d'en-haut ou d'ici-bas. C'est pourquoi l'Apôtre dit que « le spirituel sonde toutes choses jusques aux profondeurs de Dieu ». Car de cette sagesse générale et simple, l'Écriture dit « elle atteint partout à cause de sa pureté », parce qu'elle ne descend à aucun intelligible ni affection particulière. Et c'est là la

propriété de l'esprit purgé et anéanti touchant toutes les particulières affections et intelligences. Parce que, en ce qu'il ne goûte et n'entend rien en particulier, demeurant en son vide, obscurité et ténèbres, il embrasse tout avec une grande disposition, afin qu'en lui se vérifie le dire de saint Paul : « N'ayant rien et possédant tout ». Car une telle béatitude était due à une telle pauvreté d'esprit ».

Les Béatitudes de Jésus-Christ ont pénétré par le moyen de Tolstoï jusqu'au cœur du mahatma Gandhi. Celui-ci a parlé couramment leur langue étrange et de nos jours il a triomphé grâce à elles. Il est juste, il est honorable de le dire.

« Si quelqu'un vous frappe sur la joue droite, présentez-lui encore l'autre joue » — « Soyez pacifiques » — « Aimez-vous les uns les autres » — « Priez sans cesse » — « N'ayez point de souci du lendemain ». J'ai entendu jadis de sa secrétaire Madame Cheesman qu'il disait cela. Il l'a pratiqué jusqu'à la mort. Il a pardonné.

Au vrai, la non-violence ne suffit pas encore, il faut lui adjoindre le Pardon, lequel n'est pas « l'incapacité de se venger ». Se venger réactive la haine et perpétue l'offense. La haine satisfait les nerfs et ne résout rien. Les chrétiens pardonnent, les Hindous que le Christianisme n'a pas inspirés comme il a inspiré Gandhi, n'emploient pas le mot de pardon puisqu'ils n'emploient pas celui de péché. Ramakrisna pensait que — loin de s'irriter contre la calomnie — il devait, n'ayant su conquérir son adversaire, se reprocher à soi-même d'avoir provoqué l'injure. C'est à celui qui a le plus reçu de faire les premiers pas. La plupart des hommes ne savent ce qu'ils font. Jésus l'a dit au monde du haut du Calvaire.

« Toi, Seigneur, tu relèves avec allégresse et amour celui qui t'offense et moi, je ne relève pas, je n'honore pas celui qui se fâche contre moi ». Et Jean de la Croix a pitié de notre faiblesse ; ses conseils de sagesse se font pressants : « Serais-tu entouré d'anges, bien des choses ne te sembleraient pas bonnes, car tu n'en pénétrerais pas la substance... Vivrais-tu au milieu des démons, Dieu exige que tu te comportes parmi eux, sans tourner la tête de ta pensée sur leurs affaires. Laisse-les totalement à eux-mêmes ; et quant à toi, n'aie de souci que de garder ton âme pure et entièrement en Dieu, sans qu'une réflexion sur ceci ou cela ne te trouble ». Il faut vaincre la Haine par la Sérénité ; alors ses victimes ont une voix éternelle.

Est-ce tout ? Non. Il y a *autre* chose. « La sagesse arrive par l'amour, le silence et l'abnégation ». Par l'amour... Le 6 Juillet 1591, au centre de l'opprobre qu'il avait souhaité, Jean de la Croix écrivait ces lignes « De ce qui me touche... ne vous faites point de chagrin, cela ne m'en

cause pas. Ce qui m'afflige grandement, c'est de voir rejeter la faute sur ceux qui ne l'ont pas commise. Ces choses, ce ne sont pas les hommes qui les font, c'est Dieu qui sait ce qu'il nous faut et les ordonne pour notre bien. Ne pensez pas autrement, sinon que Dieu a tout ordonné. Là où il n'y a pas d'amour, mettez l'amour, et vous extrairez l'amour ».

Nous sommes pris de vertige devant ce défi. « Tout ce qui se fait par amour, disait Nietzsche à sa manière, se fait par delà le bien et le mal ». Et il mendiait l'amour : « L'homme au cœur profond a besoin d'amis à moins qu'il n'ait son Dieu. Et je n'ai ni Dieu, ni amis ». « Plus que jamais un but est nécessaire et un amour, un *nouvel* amour ».

Un *nouvel* amour... Au Carmel de Lisieux, Thérèse de l'Enfant-Jésus fit une révolution salvatrice. Comme on lui enseigne durant son noviciat que « la grande marque de vocation à notre Ordre est la crainte des jugements de Dieu », ainsi qu'en témoigne sa soeur Céline, Thérèse réagit de tout le meilleur de son être contre cette directive anti-carmélitaine, puisée dans un ouvrage hors commerce, intitulé pour comble : *Le trésor du Carmel*. On peut penser que dès lors se forma sourdement dans l'âme de Thérèse l'Acte d'offrande à l'Amour *miséricordieux*... « Revenir avec amour de ce grand éloignement vers le plus petit et le plus humble, soupirait Nietzsche.... Quand la puissance devient clémence, quand elle descend dans le visible, j'appelle beauté un tel abaissement ».

Grâce à ce *nouvel* amour, Thérèse de Lisieux put séduire le jeune lecteur de Zarathustra. Elle est la messagère d'un *autre* Sage, briseur de masques et pèlerin de l'Absolu : Jean de la Croix. Il est l'unique nourriture de cette enfant de seize ans qui, dans une époque fort peu mystique, souhaite qu'il devienne Docteur de l'Eglise. Car il a le secret de la science de ce *nouvel* amour : « Connaissance infuse de Dieu amoureuse, qui conjointement illustre l'âme et l'enflamme d'amour, jusqu'à l'élever de marche en marche à Dieu son Créateur ». (Nuit, II, ch.18).

FR. BRUNO DE JÉSUS-MARIE, O. C. D.
Directeur des " *Etudes Carmélitaines* ".